



Jeannot sentit disparaître toute crainte (page 26).

yeux bleus, comme une biche aux abois, avait plutôt l'air d'un petit prince de féerie...

C'est là-dessus que comptait l'Anglais... Il connaissait son public, le public des music-halls, qui est le même partout, naïf et sentimental, et qui ne demande qu'à applaudir, pour peu qu'on arrive à faire vibrer la corde sentimentale, surtout si c'est un enfant qui s'y employa...

L'orchestre lança les dernières mesures d'un air gai.

Le rideau se leva et le Rossai parut en scène, poussant une brouette devant lui, sur laquelle se trouvaient des choux, des melons, de grosses pommes, une botte de radis, des carottes, et d'autres fruits et légumes.

Le clown, dont l'aspect comique avait déjà fait rire les spectateurs avant qu'il n'eût fait un geste, souleva des tempêtes de

rire par ses contorsions grotesques et par la manière incomparable dont il fit verser la brouette qui accrocha une pierre, si bien que les fruits et les légumes s'éparpillèrent sur la scène et que le clown se retrouva assis sur son séant, la mine déconfite, au milieu de son potager.

Il saisit brusquement un grand chou-fleur : des sous bizarres s'en échappèrent. Il le laissa retomber et prit un melon, d'où sortit aussi une plainte cocassement modulée.

Le public s'aperçut alors que tous les légumes et les fruits étaient de petits accordéons, sur lesquels le Rossai exécuta quelques airs de son répertoire.

Notre héros ne possédait que quelques rudiments de l'art musical, pour lequel il n'avait d'ailleurs que peu d'aptitudes. Mais sa manière d'employer ses bizarres instruments, ses attitudes comiques, ses contorsions, l'expression de son visage, tout cela réussit à déchaîner les rires du public.

Et celui-ci ne demande pas qu'un clown musical fasse de la musique, pourvu qu'il fasse rire...

C'était au tour de Jeannot.

Charles lui mit l'accordéon, qu'ils avaient emporté dans leur fuite, entre les mains, et lui dit encore quelques mots d'encouragement.

Le cœur du petit battait à se rompre; ses genoux s'entrechoquaient; il lui semblait qu'il était incapable de faire un pas.

Il fit un suprême effort pour se maîtriser, et le public entendit s'élever de derrière les coulisses les accents plaintifs d'un accordéon, sur lequel on exécutait une romance mélancolique bien connue.

Le Rossai, toujours assis parmi les légumes éparpillés, fit un geste comme pour attirer l'attention du public sur ce chant mystérieux et se tint coi.

L'accordéon exécuta les premières mesures avec beaucoup d'expression, mais bientôt une voix d'enfant s'éleva, une petite voix pure et cristalline, qui entonnait la première strophe avec infiniment de goût et de sentiment.

Et quand le petit, tout de blanc habillé, et la figure, si délicate et si pure, parut enfin en scène, une véritable ovation le salua.

Jeannot sentit disparaître toute crainte et se campa devant la rampe, calme et sûr de son fait, comme si la salle eut été vide.

Les yeux étincelants, et s'accompagnant d'une main sûre, le petit entonna le deuxième couplet d'une voix plus suave et plus expressive encore.

Frappé de la beauté et de l'élégance de cette apparition si gracieuse, ému par le chant, et plus encore parla voix du petit

artiste, le public, littéralement emballé, applaudit frénétiquement. Les acclamations enthousiastes semblaient ne plus devoir finir...

Où fit reprendre quatre fois le dernier couplet, et quand le Rossai, qui avait sauté la plus grande partie des jeux de scène que l'Anglais avait imaginés, chargea le blanc musicien sur sa brouette et disparut avec lui dans les coulisses, les applaudissements reprirent de plus belle.

— Que t'avais-je dit ? s'écria Charles, triomphalement. Tu ne voulais pas me croire, hein ?

— Je ne m'étais pas attendu à un tel succès, reprit l'Anglais. C'est stupéfiant. Nos exercices les plus difficiles ne nous ont jamais valu tant de bravos !

Et quand Jeannot parut derrière les coulisses, sur sa brouette, le robuste acrobate l'enleva comme une plume et lui appliqua un baiser sonore sur chaque joue.

— Petit garnement, dit-il, tu iras loin ! Et ton travail est plus aisé que le nôtre ! Tu n'as qu'à ouvrir le bec pour récolter des acclamations !

Jeannot courut se jeter dans les bras du Rossai. Nos deux héros se tinrent longuement embrassés et les larmes inondèrent leur visage.

Que de fois n'avaient-ils pas pleuré dans les bras l'un de l'autre, dans la niche ! Mais alors c'était de misère, de faim et de douleur, tandis que maintenant c'était de joie.

Ils entrevoyaient une nouvelle existence...

Une demi-heure plus tard, les quatre artistes s'assoyèrent dans le meilleur restaurant de Bordeaux, devant une table bien fournie, car l'Anglais avait tenu à fêter dignement le succès de Jeannot qui avait entraîné la signature d'un nouvel engagement avec la Direction, engagement qui triplait leurs ressources...

Et le lendemain, les petites lettres qui avaient annoncé les débuts du Little Musical clown, avaient disparu de l'affiche, sur laquelle cette mention s'élevait en lettres grandes comme des lanternes.

Le succès de Jeannot ne fit que croître de jour en jour.

Les deux enfants pouvaient envisager l'avenir avec confiance.

Mais la destinée leur préparait de brusques changements de fortune...

L'émule de Sherlock Holmes.

— Je crois être le premier être humain qui ait jamais grimpé jus-
qu'ici.. On se casserait les jambes sans avoir le temps de dire :
Ouf !... Ce n'est pas un escalier à l'usage de gens civilisés, cela !...
Et il fait si sombre qu'on se croirait dans le vestibule de l'enfer !...
On m'a dit que c'était au dernier étage : le premier en comptant
du toit... Enfin !... Impossible de grimper encore ; il n'y a plus
d'étage... J'ai donc grande chance d'être au dernier.

C'est ainsi que bougonnait Monsieur Limiet, que nous avons
rencontré déjà chez la comtesse.

Il tenait ce monologue en gravissant avec mille difficultés l'escalier
qui conduisait au grenier qui abritait la « niche » du Rossai et de
Jeannet.

Le soir tombait. L'obscurité était totale dans l'escalier, qui ne
prenait jour que de deux petites fenêtres en oeil de bœuf, dont les
carreaux n'avaient plus été nettoyés de mémoire d'homme.

Au surplus, les marches de l'escalier, à force de servir, étaient
complètement usées.

Celui qui avait construit cette maison, avait dû y placer un
escalier provenant d'une maison en démolition, car les pieds d'au
moins cinq générations avaient dû contribuer à rendre aussi
complète l'usure des marches.

La rampe était dans le même état pitoyable et les récriminations
de Monsieur Limiet s'expliquaient : celui qui se risquait à cette
ascension sans une longue habitude, courait beaucoup de chances
de descendre plus vite qu'il n'était monté.

— Comment trouver une porte ? maugréait Monsieur Limiet,
lorsqu'il fut enfin parvenu au sommet de l'escalier. Eh ! Y a-t-il
quelqu'un !... Hola !

Pas de réponse.

Du bout ferré de sa lourde canne, il martela le plancher, si bien que tout résonna autour de lui comme si un ouragan s'était déchaîné.

— Hola ! Ouvrez donc la porte !

Le silence persista.

— Mon gaillard est pourtant ici.

Limiet sortit une boîte d'allumettes de sa poche et fit craquer une allumette.

— Ah ! Voilà une porte. Et il n'y en a qu'une...

Il frappa.

Rien ne bougea dans la chambre.

Il se servit de sa canne pour livrer un assaut en règle.

Enfin, une voix éraillée s'éleva.

— Ce tapage infernal va-t-il cesser ?.. Gare, si je viens !...

— Mais c'est là ce que je demande depuis belle lurette, que vous veniez ! reprit Limiet. Ouvrez donc.

— Allez au diable !

— Je crois être au bon endroit pour faire la connaissance de cet aimable personnage. Il faut que je vous parle.

— Qui êtes vous ?

— Vous n'avez pas l'honneur de me connaître.

— En ce cas, laissez-moi la paix !

— Ouvrez !... J'ai des choses intéressantes à vous dire... Eh bien ?... Hola !

Il n'obtint plus de réponse.

— En voilà un ours, se dit Monsieur Limiet. Je dois pénétrer dans sa tanière, coûte que coûte, dussé-je faire une faction de deux heures.

Il se remit à tambouriner sur la porte.

Dans la chambre, il se fit un bruit, comme si quelqu'un sautait d'un lit.

— Gare ! Je vous casserai quelques côtes, Monsieur le tambourineur.

— Je vous en prie, prit Limiet, si c'est là le seul moyen d'arriver à vous voir.

Brusquement, la porte s'ouvrit.

Aucune lumière ne brûlait à l'intérieur. Il était donc impossible à Limiet de distinguer celui qu'il tenait tant à voir, fût-ce aux dépens de sa cage thoracique.

Il se découvrit, et, s'inclinant légèrement, il demanda, avec une politesse affectée :

— Veuillez me donner la permission, mon cher Monsieur, car, autant pour que je puis en juger, vous êtes du sexe masculin, de pénétrer dans vos appartements.

Et, sans attendre la réponse, il écarta l'homme et pénétra dans le taudis, où nous avons vu maltraiter si cruellement le pauvre Jeannot.

Les manières de Limiet avaient frappé le gaillard de stupeur, si bien qu'il restait à le considérer bouche bée.

— Dites-moi, mon ami, reprit le tenace visiteur, ce qu'il importe que je sache. Au plus vite vous me renseignerez, au plus vite je filerai d'ici. Et si vous êtes bien celui que je cherche et si vous voulez me donner les quelques éclaircissements qu'il me faut, le beau billet de mille que je dépose sur cette table vous appartient. Cela vous va-t-il ?

Les yeux de l'homme étincelèrent. Il fit quelques pas dans la chambre, prit une chaise boiteuse et l'offrit à Limiet. Celui-ci inspecta le meuble.

— Bien obligé, fit-il. Mais je crois votre table plus solide que vos chaises. Si vous le permettez...

Et, sans achever sa phrase, il s'assit sur le bord de la table. Il tira un carnet de sa poche, l'ouvrit, y jeta un rapide coup d'œil et reprit :

— Vous êtes Pierre Métru, surnommé le Pichenet et votre femme, qui se nommait Mélie Sonteur, vous a apporté, en guise de dot, deux gosses, dont l'un s'appelait Louis et l'autre Jean. Est-ce ainsi ?

Pierre Métru opina de la tête.

— En ce cas, vous avez gagné les mille balles que voici. Inutile de me considérer comme si j'étais une bête sauvage, voici le fafiot.

Il joignit l'action à la parole.

L'autre étendit la main vers le billet de banque.

— Non ! Pas encore... Un instant !... Je vous assure que le billet est bon et j'en ai assez ici pour vous prouver que je ne songe pas à le reprendre.

Et il montra son portefeuille, qui était bourré de billets de banque.

L'homme regarda avidement ce trésor et jeta ensuite un rapide coup d'œil du côté de la porte, qui était restée entrebaillée.

Limiet surprit ce regard.

— Ah ! fit-il négligemment. J'ai encore d'autres belles choses en poche. Entre autres, un bon revolver. Cela peut être utile quand on a tant d'argent en poche.

— Je ne suis ni voleur, ni assassin, reprit vivement Métru. Et si vous vous imaginez ..

— Je ne m'imagine rien, interrompit Limiet, mais je sais que l'occasion fait le larron. Je crois rendre service à mes semblables

en leur faisant repousser l'occasion dès qu'elle se présente. Mais, au fait. Je perds ici un temps précieux que je saurais mieux employer... Voici la proposition que je viens vous faire : voulez-vous me vendre Jean, et pour quelle somme?... Vous voyez que je vais droit au fait et j'espère que vous ferez de même.

Métu se demandait s'il ne rêvait point.

Il n'avait jamais rencontré pareil original. La stupéfaction lui coupait la parole.

— N'allez pas me dire, poursuivait Limiet, que vous aimez Jeannot et que vous ne sauriez vous passer de l'enfant. Cela ne me ferait pas donner un sou de plus ! Sornettes que tout cela ! Je sais que vous envoyez le petit en ville, muni d'un accordéon, et que vous le rossez comme plâtre lorsque ce qu'il vous rapporte ne suffit pas à vous permettre de vous soûler de la bonne façon... Je ne me trompe pas, j'imagine ?

— Mais, Monsieur...

— Pas de mais, fit impérieusement Limiet, car je sais ce que le petit vous vaut. Je l'estime à cent sous par jours, ce qui fait dix-huit cent vingt-cinq francs par an, ce qui, à 3 0/0, un bon intérêt, représente un capital de soixante mille francs... Qu'en diriez-vous si je vous faisais payer cette somme rondelette, à condition de me remettre immédiatement l'enfant ?

— Mais, Monsieur, je...

— Je vous le répète, pas de mais ! Sachez que si je vous voulais du mal, je vous ferais attirer en justice, le juge vous obligerait à rendre l'enfant, et vous punirait au surplus du chef de détournement de mineur... Ai-je parlé clairement ?

Limiet n'avait nullement l'intention de poursuivre Métu en justice. Il n'ignorait pas que Jeannot eût pu être caché facilement, et soustrait aux recherches, ce qui arriverait sûrement si Métu arrivait à savoir que la mère du petit était excessivement riche.

Il n'aurait pas hésité à tirer profit de cette situation, et Limiet préférait racheter le gamin pour une belle somme.

Faire miroiter soixante mille francs devant les yeux de l'ivrogne et conclure immédiatement l'affaire, tel était le plan de Limiet...

— Le gaillard, se disait-il, ne se souciera pas de ce que je compte faire de Jeannot.

Métu était comme foudroyé.

On lui présentait une somme qui lui paraissait tellement immense, qu'il ne savait l'évaluer. Il en était tout hébété.

— Eh bien, reprit Limiet. Daignerez-vous m'honorer d'une réponse.

— Mais, Monsieur, put enfin dire Métu, je dois vous dire que Jeannot n'est plus ici !

— Comment ?

— Il s'est enfui...

— Enfui ?... Et où est-il ?

— Ah ! Si j'arrivais à le savoir !... Par une belle nuit, il s'est enfui, avec le Rossai, et je n'ai plus rien appris depuis des deux vauriens...

— Vous les avez recherchés, sans doute ?

— Recherchés, Monsieur ? Jour et nuit, j'ai parcouru la ville, en tous sens !... Si je les ai recherchés !... Ils me valaient leur pesant or... Et voilà huit jours que j'en suis réduit à travailler à l'usine !...

— En effet, vous étiez intéressé à les retrouver... Et vous n'avez rien appris sur leur compte ?

— Rien, Monsieur, absolument rien !

— Et vous m'auriez laissé le petit pour soixante mille francs ?

— Pour la moitié !... C'était pour son bien, cela m'eut suffi. J'aimais le petit, parce que...

— Oui, je sais, et vous appliquiez le proverbe : Qui aime bien châtie bien !... Mais cela ne m'inspire pour le moment aucun intérêt. Dites-moi donc ce que vous avez tenté pour retrouver les deux enfants.

Métu s'exécuta.

Tandis qu'il parlait, Limiet prenait force notes. Mais son front se fronçait de plus en plus, et quand Métu eut fini, le visage du détective exprimait un profond mécontentement.

— Il ne reste que peu de chose à faire... Je vous engage, dans votre propre intérêt, à poursuivre vos recherches.

— Sans doute, Monsieur.

— Faites tout ce qui est possible pour les retrouver... Je repasserai dans cinq jours et si vous ne les avez pas découverts, vous ne me reverrez plus. Ces mille francs vous appartiennent. Au revoir.

Métu sauta sur le billet bleu, le palpa, le retourna, et l'examina attentivement, tandis que Limiet descendait l'escalier.

Arrivé dans la rue et l'ayant traversée, il s'arrêta un instant.

— C'est fatal, cela ! gronnait-il. Être si près du but, et rater le coche. Et pas l'ombre d'une piste, pas une trace, l'inconnu !... Métu ne me gênera pas. Il ne bougera pas avant d'avoir converti les mille francs en bière et en alcool. Et alors il faut que j'aie découvert, moi, ce qu'il y a à découvrir ! Il sera plus difficile que jamais de découvrir les deux enfants, qui se cachant, se doutant bien que leur père, plein d'amour paternel, les recherche ! Que ne suis-je venu quelques jours plus tôt ! La chance ne m'est guère favorable !

Il secoua la tête.

— Abandonner l'affaire ?

Il haussa les épaules, comme si un interlocuteur invisible lui eut proposé quelque chose de déraisonnable.

— Cela, jamais, que diable !... Sherlock Holmes les retrouverait, Octave Limiet les trouvera... Je découvrirai l'enfant, dussé-je fouiller tout Liège, dussé-je parcourir le pays entier, l'Europe entière, même... dussé-je aller jusqu'au bout du monde !

Il ne se doutait pas, en ce moment, qu'il allait, en effet, entreprendre ce grand voyage !

CHAPITRE 6.

John M. Steadily et son domestique.

Un chapeau haut de forme, posé sur un crâne chauve, au-reolé d'une couronne de cheveux roux ; un front haut et bombé, des yeux gris-fer, un nez long, mince et régulièrement formé ; deux lèvres pressées l'une sur l'autre, de façon à ne former qu'une mince ligne horizontale sous la ligne verticale du nez ; des joues caves, un visage entièrement glabre ; un long cou sur des épaules étriquées ; un corps long et maigre, aux longs membres grêles, flottant dans un complet gris clair dont la façon avait passé de mode depuis longtemps, et un gros brillant piqué sur une cravate noire, tel était John M. Steadily.

Il se trouvait dans le salon de l'appartement qu'il occupait au Queens Hotel à Marseille. Il étendit soudain la main et appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique.

Personne ne vint.

Mister Steadily appuya à nouveau sur le bouton et prit sa montre

qui, attachée à une lourde chaîne d'or, se trouvait dans la poche de son gilet.

La porte s'ouvrit tout à coup et un jeune homme se précipita dans la chambre.

— J'ai attendu une minute 33 secondes, dit l'Anglais, très calme. Vous êtes donc mis à l'amende pour quatre-vingt-treize centimes et demi.

— Le compte y est, sans aucun doute, reprit le nouvel arrivant. Que désire Monsieur ?

— Ce soir, rentrer à six heures, dîner à six heures et quart, automobile à sept heures et demie, à huit heures à la Scala, fauteuil d'orchestre, coucher à onze heures.

Et Mister Steadily quitta la chambre.

Son domestique, car le jeune homme était le domestique de l'Anglais, prit un carnet, sur lequel il inscrivit les heures que son maître venait d'indiquer.

— Ça fait que nous voilà délivré jusqu'à cinq heures du vieux jardinier. J'y réussirai peut-être à ne pas dépasser les quatre-vingt-treize centimes et demi, pour aujourd'hui... La liberté est le bien le plus précieux que l'homme puisse posséder. Vive la liberté !

Et, à son tour, il sortit du salon.

Mister Steadily n'était pas jardinier, mais son domestique lui avait donné ce surnom, parce qu'on l'avait baptisé lui-même la taupe et que les jardiniers sont les plus grands ennemis de ces animaux.

Ses camarades lui avaient donné ce singulier surnom, parce qu'il avait de petits yeux perçants, pareils à ceux d'une taupe dans sa face joyeuse.

La Taupe ou Taupin, comme nous l'appellerons désormais, n'était pas un vrai Parisien. Ses parents étaient des Liégeois qui étaient venus se fixer à Paris, quand leur fils avait deux ans, de sorte que Taupin avait grandi en véritable enfant de Paris.

Il avait débuté comme chasseur dans un hôtel, pour devenir ensuite garçon, et enfin valet de maison. Il se trouvait sans emploi quand le hasard lui mit sous les yeux l'annonce suivante :

« On demande, pour Monsieur seul, domestique disposé à voyager. Condition expresse : ne pas connaître un mot d'Anglais. S'adresser au Grand Hôtel, chez John M. Steadily. »

— Voilà qui m'irait comme un gant ! s'était dit Taupin. J'ai toujours adoré voyager, quoique je n'ai jamais réussi à dépasser Versailles et la condition expresse n'est pas difficile à remplir. Je ne connais pas un mot d'Anglais. Quelle chance de ne pas être instruit ! Allons voir Mr. Steadily. En voilà un nom baroque !

L'accord avait été conclu bien vite.

L'Anglais l'avait apostrophé comme suit, en un français impeccable.,

mais avec un fort accent étranger :

— Vous ne parlez ni ne comprenez l'anglais ?

— Pas une syllabe.

— Vous voulez voyager ?

— Oui.

— Fût-ce au bout du monde ?

— Et même plus loin, Monsieur.

— Votre nom ?

— Jules Desfeuilles, surnommé la Taupe ou Taupin.

— Taupin suffit.

— C'est aussi mon avis.

— Cinquante francs par mois, habillé et nourri.

— Ça va.

— M'obéir en tout.

— En tout bien, tout honneur.

— Bien entendu... Il ne s'agit que du service. Toujours être à ma disposition, sans perdre une seconde. J'y tiens essentiellement. Une amende d'un centime pour chaque seconde qu'il me faudra attendre.

— Bien, Monsieur.

— Avoir l'oreille et les yeux toujours aux aguets, et la bouche close.

— La bouche cousue.

— Je vous prends à mon service. Vous entrerez en service dans une demi-heure.

Une demi-heure de là, Taupin se présentait avec tout son fournement, au Grand Hôtel, et fut admis dans les appartements de son nouveau maître.

Mister Steadily l'attendait, le chronomètre à la main.

— Taupin aura six centimes d'amende, dit-il. Voilà six secondes que je l'attends.

— Mon type bat quelque peu la campagne, se dit Taupin. Cette amende sera pure formalité, sans doute.

Il avait mal jugé son maître. Il arriva encore que Taupin fut en retard, de temps en temps, et lorsqu'il toucha son premier mois de traitement, il ne s'élevait qu'à quarante huit francs douze centimes.

Le maître appliquait l'amende jusqu'au dernier centime.

Voilà pourquoi Taupin avait baptisé son maître le vieux jardinier. Les jardiniers pourchassent sans trêve ni merci les taupes et notre ami y voyait quelque analogie.

Il avait d'ailleurs une vie très peu fatigante. Son maître logeait toujours dans de grands hôtels, où le personnel ne faisait pas défaut.

Le principal souci de Taupin était de ne pas faire attendre son

maître et d'exécuter scrupuleusement ses ordres.

Il devait l'accompagner lorsqu'il sortait à pied, ce qui n'arrivait d'ailleurs que très rarement, vu que Steadily utilisait généralement, dans ses sorties, une voiture ou une automobile.

Un jour, c'était à Lyon, où l'Anglais faisait des achats importants de soieries, Taupin et son maître se promenaient dans une large artère, lorsque Steadily saisit tout à coup son domestique par le bras et lui dit :

— Vivement, enfilons cette ruelle, et sautons dans le premier fiacre venu, vivement !

Quand l'Anglais se trouva dans un fiacre, dont le conducteur avait reçu ordre de se rendre ventre à terre à l'hôtel, il était excessivement pâle. Il regardait attentivement par la portière en prenant soin de ne pas se montrer, et lorsqu'il gravit enfin le perron de l'hôtel, il poussa un profond soupir de soulagement.

Ce jour là, il ne quitta plus sa chambre, fit servir ses repas par Taupin, et le soir ils quittèrent Lyon.

Dans toutes les villes, où ils passaient quelques jours, ils faisaient de grands achats d'objets, de nature si diverse qu'on eut dit qu'il avait l'intention d'ouvrir un bazar.

— Votre maître est-il aéronaute, avait demandé un jour un marchand à Taupin, qui venait prendre livraison de quelques paquets. A-t-il l'intention de voler ?

Le domestique avait regardé son interlocuteur en ouvrant une bouche béante et lui avait répondu :

— Mon maître est trop honnête pour voler. D'autre part, pour ses déplacements, il ne se sert que des wagons de première classe des grands exprès.

Taupin avait répété cette conversation à son maître.

Mister Steadily avait jeté un regard perçant sur son valet et lui avait dit d'un ton fort peu aimable :

— Tous les Français sont des fous !

Le programme de la journée était réglé à une seconde près, comme l'Anglais l'avait ordonné. Il fut exécuté scrupuleusement. Mister Steadily revint à six heures précises, grugea sa première huitre à six heures et quart, s'habilla en sortant de table et, à sept heures et demie, il montait dans une automobile, qui le débarqua à la Scala à huit heures moins dix, si bien que, comme il l'avait ordonné, notre insulaire s'installait à huit heures dans un fauteuil d'orchestre du dit théâtre.

Taupin avait accompagné son maître et s'était posté près de l'entrée des fauteuils d'orchestre, afin de pouvoir, au premier geste de son « jardinier », venir se mettre à sa disposition.

Mister Steadily suivit d'un œil distrait ce qui se passait sur la

scène et ne prêtait qu'une minime attention à ce qu'on y débitait.

Ce ne fut que lorsque les célèbres Olinkeys entamèrent leurs exercices, que l'Anglais sembla s'intéresser. Aussi, lorsque les gymnastes clôturèrent leur numéro, et la première partie du programme, par un dernier casse-cou plus périlleux encore que les autres, Mister Steadily tapa une couple de fois la paume de sa main gauche de ses doigts de la main droite... ce qui constituait sa plus vive marque de satisfaction.

Il se leva et s'approcha de Taupin.

— Je désire savoir si ces Olinkeys sont véritablement des Anglais. Chez ces gens, le nom ne prouve rien. Informez-vous immédiatement.

— Immédiatement, grommela Taupin... en se grattant la tête, immédiatement, voilà qui est beaucoup demander et qui coûtera plus de dix centimes d'amende. ✕

Une pièce de cent sous lui ouvrit l'accès de coulisses. Taupin savait que lorsqu'il s'agissait d'exécuter un ordre de son maître, ce dernier lui remboursait immédiatement et sans la moindre observation le débours qu'il croyait devoir faire.

Arrivé sur la scène, Taupin y trouva les Olinkeys qui démontraient leurs appareils. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en entendant le Rossai adresser à Charles quelques mots du plus pur patois de Liège !

— Mais, mais ! s'écria le domestique, ce sont des enfants de Liège !

Les Olinkeys se retournèrent, surpris, en s'entendant apostropher en wallon.

— Vous même êtes Liégeois ? dit le Rossai.

— Mais oui. Seulement j'habite Paris depuis ma jeunesse. Vous n'êtes donc pas Anglais ?

— Vous l'entendez ! Notre directeur seul, Mister Olinkey, est anglais...

— Ah ! Et bien, ça m'a charmé de rencontrer deux compatriotes.

— Cela nous fait également plaisir, d'autant plus qu'il n'y en a pas beaucoup ici.

Taupin se hâta d'aller rendre compte à son maître du résultat de ses démarches.

Mister Steadily réfléchit profondément et dit ensuite :

— Je désire que le plus jeune des gymnastes m'accompagne en voyage... Vous pouvez lui offrir le double de son engagement actuel... Je m'en vais et vous attends à 11 heures au salon... Si possible, amenez-moi le garçon.

Et il quitta le théâtre.

— En voilà des histoires ! se dit Taupin. Que veut-il faire de ce gymnaste. Il doit avoir une araignée dans le plafond, comme feu ma mère disait parfois. Amenez-moi le garçon, si possible !

Le patron s'imagine sans doute qu'on achète un gymnaste comme un lièvre ou comme une perdrix !... Comment faire ?

Il se rendit de nouveau sur la scène, et y apprit que les Olinkeys avaient quitté le théâtre.

— Mauvaise affaire ! grommela Taupin. Il faut que je les trouve, car si je venais dire à mon patron que je n'ai pu arriver à les voir, je cours grand risque de n'être plus le domestique de Mister Steadily la seconde d'après !...

Il s'enquit de l'hôtel où étaient descendus les gymnastes et du lieu où il pouvait les voir, prit un fiacre et, une heure après, il se retrouvait en présence des Olinkeys.

Quand ceux-ci eurent achevé leur repas, Taupin réussit à attirer le Rossai à part et en profita pour lui communiquer l'offre de son maître.

— Pourquoi ? demanda le frère de Jeannot, interloqué.

— Je l'ignore absolument... mon maître veut que vous l'accompagniez en voyage et vous présente le double de votre salaire actuel... C'est tout ce qu'il a daigné me dire. Quant à moi, une des conditions de mon contrat est de suivre mon maître au bout du monde s'il lui prend envie d'aller jusque là. Entre nous soit dit, je suppose parfois qu'il lui manque quelque chose là...

Et Taupin posa un doigt sur son front.

— Sinon, poursuivit-il, c'est un excellent maître.

— Je ne puis songer à accepter, reprit le Rossai. D'abord je suis satisfait de ma vie actuelle et je ne désire que continuer mon éducation d'acrobate et me produire en public. Ensuite, je ne serais qu'un feignant si j'abandonnais Charles, à qui je dois une reconnaissance sans bornes. Et enfin, le petit clown musical qui s'est produit une couple de numéros avant nous et qui dort à l'heure qu'il est, est mon frère et pour rien au monde je ne pourrais me résoudre à l'abandonner. Vous voyez qu'il n'y a pas moyen...

— Possible, mais mon maître ne démord pas facilement d'un projet. Ce qu'il veut doit s'exécuter ; ce qu'il désire, il l'obtient.

— Pour cette fois-ci cela ne sera pas le cas, reprit le Rossai. Je vous en donne l'assurance.

Taupin, qui était tout heureux de se trouver en société de compatriotes, avait déjà, par deux fois, commandé une nouvelle bouteille de vin et fit venir enfin une bouteille de champagne qui fut suivie d'une autre que Charles commanda.

Aussi, lorsque le domestique revint à l'hôtel, la démarche très incertaine et en sifflotant un air de music-hall, il était près d'une heure du matin.

Les jambes molles, il gagna l'escalier, le gravit et atteignit sa

chambre. Il venait d'ôter son veston pour se mettre au lit, lorsqu'un timbre de service retentit.

— *Aï ! aï ! aï !* s'écria Taupin, à moitié dégrisé, j'avais complètement oublié le vieux jardinier.

Il descendit les escaliers plus vite qu'il n'était monté et, par le salon et deux autres chambres, il arriva dans la chambre à coucher de son maître.

Celui-ci était couché, mais il tenait son redoutable chronomètre, qui ne le quittait jamais, à la main.

— Je vous attendais à onze heures au salon... Il est maintenant une heure et seize minutes, de sorte que vous êtes à l'amende pour quatre-vingt et un franc et soixante centimes.

Taupin sentit son crâne se fendre.

Il lui était impossible de proférer un syllabe et il regarda son maître d'un air stupide.

Mister Steadily reprit :

— Où est le jeune gymnaste ?

Taupin retrouva enfin l'usage de la parole et rendit compte de son insuccès.

— C'est tout ? fit l'Anglais.

— Oui, Monsieur.

— Ça valait bien la peine d'encourir une amende de quatre vingt et un franc et seize centimes ! Vous êtes un imbécile !

Et il éteignit la lampe électrique.

Taupin sortit de la chambre et revint dans la sienne en sacrant entre les dents.

Quand il s'étendit enfin sur sa couchette, il grommelait encore :

— Le patron a raison... Je suis un imbécile, un triple imbécile... et dire que ce beau brevet ne me coûte pas mal de sous !...

Nouveau retard.

Monsieur Limiet s'était mis à l'œuvre, avec une ténacité et un zèle sans pareils, pour retrouver le Rossai et Jeannot.

Il avait passé plusieurs nuits dans des cafés et des débits, où viennent d'habitude des chanteurs et des musiciens ambulants, des gymnastes et des prestidigitateurs. Il avait interrogé tous ces artistes de bas étage, leur avait payé des consommations et offert de l'argent, sans réussir à obtenir le plus minime renseignement concernant le couple qu'il recherchait.

Encore deux fois il était retourné dans le taudis de Méту, mais chaque fois ce dernier était absent.

— Il ne reviendra pas sans doute, s'était dit Limiet, tant que durera sa petite fortune.

Où s'était-il mis en quête, lui aussi ?

Certain soir, Monsieur Limiet était assis, de fort méchante humeur, dans un café de mauvaise apparence, où il attendait ses clients habituels, mais sans oser espérer être plus heureux cette fois, lorsqu'une petite fille en trouva la porte.

Apercevant Limiet, elle lui signe de sortir.

— Entre donc, petite, dit Limiet.

L'enfant était vêtue en Italienne, et tenait un tambourin à la main.

Elle s'approcha de l'émule de Sherlock Holmes, et, lui plantant son regard de gamine précoce droit dans les yeux, lui dit :

— Que me donnerais-tu, si je te dis quelque chose du Rossai de Méту ?

— Cent sous, si ça en vaut la peine.

— Donne les moi.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
